

JOSEPHINE BAKER

(Michèle Barbier)

L'apanage d'une grande personnalité est de rester vivante après sa mort, de demeurer dans la mémoire des hommes du monde entier après sa disparition physique. Qui ne connaît pas Joséphine Baker ? J'ai eu la chance de vivre pendant deux ans aux côtés de cette femme exceptionnelle, à une époque très difficile pour elle, alors qu'elle venait de perdre son Château des Milandes, et que sa carrière piétinait. Je l'ai vue se battre, avec courage et humilité, assumer toutes ses responsabilités, poursuivre ses rêves et puis remonter la pente, pour retrouver enfin son rang de vedette internationale.

Je l'ai rencontrée en Suède, le jour même où elle avait appris que son château des Milandes avait été vendu. « Oh oui, Madame, j'ai beaucoup d'ennuis », m'a-t-elle dit tristement. Un an plus tard, je la retrouvais à Stockholm et je l'ai alors aidée à faire son courrier. Un courrier abondant, désespéré, dans le but de faire annuler la vente de son château. Elle m'a proposé de la suivre à Monaco, où elle s'était installée, car elle avait l'intention d'écrire quatre livres : un sur sa vie, un sur sa carrière, un sur son action pendant la Seconde Guerre Mondiale et un sur la Tribu Arc en Ciel, les enfants qu'elle avait adoptés.

L'image que je garde de cette personnalité hors du commun est celle d'une ardente combattante affrontant toutes les difficultés auxquelles elle était exposée, et particulièrement à cette période de sa vie.

Avant tout, une femme libre et immensément généreuse, contribuant, dans ses limites, à l'édification d'un monde meilleur. Et seule. A l'époque où je l'ai connue, soit entre 1969 et 1971, elle décidait tout, toujours seule. Personne ne pouvait l'influencer. Elle se méfiait de tous les bons conseils que les autres pouvaient lui adresser. La chose la plus difficile à obtenir d'elle était la confiance. Seul son avis importait.

Ses convictions religieuses étaient approximatives. Ainsi se revendiquait-elle à la fois chrétienne et juive. Sur sa tombe, au cimetière de Monaco, l'étoile de David côtoie la croix et le triangle maçonnique. Née dans un milieu évangéliste, elle épousera un Juif, Jean Lion, puis un catholique, Jo Bouillon. Pour elle, il n'y avait qu'un Dieu et toutes les religions se valaient... Je me souviens avoir rempli un formulaire d'admission sur le sol d'Israël où elle se rendait pour assurer un spectacle. A la question : « De quelle religion êtes-vous ? », elle a répondu « Humaine ». Sa foi en l'Homme était inébranlable.

Son parcours.

Le passé détermine toujours le présent. On ne se défait jamais de son enfance. Joséphine est née le 6 juin 1906 à Saint Louis (Mississippi). Elle est restée profondément marquée par son expérience de petite fille pauvre, dans le ghetto noir de Saint Louis, et des émeutes raciales qu'elle y avait connues...

- Je n'oublierai jamais les hurlements de mon peuple, le visage d'un ami déchiré par une balle, cette femme enceinte à qui on avait ouvert le ventre... Quand on a vu ça, soit on reste terrorisé à vie, soit on n'a jamais plus peur de rien. Moi, je n'ai plus peur !

Son vrai père, Eddie Carson, chanteur et danseur, avait abandonné Carrie Mac Donald, qui avait elle aussi rêvé d'une carrière artistique, mais qui était devenue lingère, aux côtés de son nouveau mari, Arthur Martin, chômeur et dépressif. La misère est grande. Quand il fait trop froid, la petite fille danse « pour se réchauffer, dit-elle ». Les passants lui jettent quelques pièces qu'elle s'empresse de rapporter à sa mère, fièrement.

Très tôt, elle prend conscience de son aura sur les autres, et elle comprend que le spectacle est pour elle la meilleure recette pour oublier la faim, le froid, la peur et l'injustice. ET aussi pour être admirée, voire respectée. La tendresse ne règne pas dans la maison. Joséphine – qu'on appelle Tumpie - est placée dans une famille où de mauvais traitements l'attendent. Elle dort dans la cave, à côté d'un chien qui, lui, parvient à assouvir son immense soif d'affection, et qui lui inculque un amour profond et indestructible pour les êtres en détresse, enfants et animaux.

Dans un bar pour Noirs, où elle danse déjà, elle rencontre Willie Welles. Son premier mari, qu'elle épouse à treize ans. Mais l'aventure tourne court. Bien vite, elle fuit les disputes, les violences et raye de sa mémoire ce compagnon, allant même jusqu'à oublier qu'elle l'avait épousé !

Libre. Mais seule, livrée à elle-même, sans protection. Elle rejoint les Jones, une troupe d'artistes ambulants, puis une autre, celle des Dixie Steppers qui lui propose de la suivre loin de Saint Louis. Elle accepte immédiatement, sans même avertir sa mère.

Elle a quinze ans et prête à affronter toutes les épreuves, pourvu qu'elle s'éloigne de ce présent étriqué... Des tournées vers La Nouvelle Orléans, Chicago, Philadelphie... Elle rencontre Willie Baker, avec elle se marie, en mentant sur son âge. Joséphine Mac Donald devient Joséphine Baker. Plus rien ne l'arrêtera.

Ce second mariage n'est pas plus heureux que le premier. Sa belle-mère n'apprécie guère ni de la voir danser ni la couleur de sa peau . Peu importe ! Joséphine a d'autres rêves dans la tête. Elle étouffe dans le cadre d'une petite vie bourgeoise trop limitée à son goût. Elle a besoin d'exister par elle-même et d'être reconnue. Il lui faut du large.

Elle entend parler d'une comédie musicale, les Shuffle Along, qui va bientôt se produire à New York. A Broadway, le rêve de tout artiste ! Qu'à cela ne tienne ! Sans avertir qui que ce soit, elle quitte son nouveau foyer et débarque à New York. Sans argent, ne connaissant personne. Hélas, on ne la prend pas dans la troupe, car elle est trop jeune. Elle affirme alors aux producteurs qu'elle a dix-sept ans, et elle est engagée. 30 dollars par semaine. Sa vie d'artiste professionnelle démarre.

Très vite, elle se fait remarquer par sa drôlerie, ses grimaces. Ses collègues l'appellent méchamment « le singe ». Mais le public l'apprécie. L'argent commence à affluer. Boston, Chicago, Indianapolis... puis Saint Louis. En taxi, élégamment vêtue, elle se rend chez sa mère à qui elle remet une bonne partie de ses gains. « Je ne savais pas que tu faisais partie de ces gens qui se peignent », lui reproche Carrie Mac Donald.

Joséphine sent bien qu'elle n'appartient plus à ce monde... Désormais, elle écartera tous les obstacles.

Le chemin de la gloire internationale

Une bonne fée croise sa route : Caroline Dudley, qui monte un spectacle intitulé La Revue Nègre, qu'elle va proposer à Paris. La France, un pays où les Noirs ne sont pas persécutés. Elle est engagée, en mentant une fois encore sur son âge. 250 dollars par semaine.

1926. La voilà au Théâtre des Champs Elysées. Paris s'extasie. Paris se scandalise. Paris est enchanté. A l'époque, l'exotisme est à la mode, l'empire colonial français est glorifié... La voilà reine du Music hall, avec sa danse sauvage, qu'elle exécute presque nue, avec seulement quelques perles au cou et quelques plumes autour de la taille... La voilà sur les scènes de Bruxelles, de Berlin... Les femmes se coupent les cheveux et commencent à se faire bronzer... pour suivre son exemple. Mais au moment d'aller à Moscou, sans trop de scrupules, elle abandonne la Revue Nègre pour répondre à l'invitation des Folies Bergères.

En effet, Paris la réclame. Joséphine en est la coqueluche. C'est aux Folies Bergères qu'elle revêt la fameuse ceinture de bananes qui cristallisera définitivement sa célébrité.

Elle rencontre alors Pepito Abatino, sicilien d'origine, qui devient son compagnon et son impresario. Il lui enseigne les bonnes manières, l'élégance vestimentaire, les convenances sociales...

Grâce à lui, elle gagne beaucoup d'argent, tourne des films, enregistre ses premiers disques et triomphe partout où elle passe... Il organise pour elle une tournée en Europe. Dans certaines villes, dont la prude Vienne, l'accueil est plutôt houleux, car son style et son attitude dérangent les conformistes. Il réussit à la faire engager à New York dans la célèbre revue des Ziegfried Folies. Joséphine est ainsi la première vedette noire à se produire à New York dans un spectacle et dans un théâtre de Blancs. Avec un cachet mirifique de 1500 dollars par semaine.

Hélas, parfois, les beaux rêves tournent au cauchemar. La critique américaine fait grise mine. Des Noirs lui reprochent de trop se mêler aux Blancs. Et surtout, Joséphine retrouve les discriminations d'autrefois. Elle supporte mal de passer par la porte de service pour entrer à l'hôtel. Certains Noirs lui reprochent ouvertement de trop se mêler aux Blancs... Déçue, mortifiée, Joséphine s'en prend à Pepito, qu'elle chasse de sa vie, et qui mourra d'un cancer sans l'avoir revue.

Joséphine retourne au Beau Chêne, sa maison du Vésinet, près de Paris, où l'attend son léopard au collier de diamants... et bien sûr aux Folies Bergères. Elle rencontre alors Jean Lion, un riche industriel, avec qui, ayant obtenu le divorce d'avec Willie Baker, elle se marie.

N'oubliant rien des privations de son enfance, elle distribue des soupes aux personnes âgées en détresse, livre du bois dans les écoles, visite les orphelinats et les hôpitaux pour enfants... tout en subvenant largement aux besoins de sa mère (la seule personne qui lui inspire de la crainte), et de ses frères et soeurs restés à Saint Louis, où ils habitent dorénavant dans une confortable maison. Ils la rejoindront au château des Milandes et, pour certains, à Monaco.

Avec Jean Lion, va-t-elle enfin connaître la vie de famille dont elle rêvait, et avoir des enfants ? Non. Une fausse couche brise tout net son élan. Le nouveau mariage finira comme les précédents par une séparation.

La seconde guerre mondiale

Devenue française par son mariage avec Jean Lion, elle se sent redevable envers la France de tout ce qu'elle y a trouvé.

- La France m'a tout donné. A moi de lui rendre un peu !

Les Allemands envahissent Paris. Ils n'apprécient guère « la musique nègre » et encore moins les excentricités d'une danseuse effrontée, noire, aux seins nus. De toutes manières, elle n'accepte pas de se produire devant les représentants du fascisme, du racisme et des discriminations. Elle quitte le Vésinet et s'installe au Château des Milandes, dans le Périgord. Jacques Abtey, du 2° Bureau, la contacte. Sans hésiter une seconde, elle accepte de se mettre à la disposition de la Résistance.

En France ou au Portugal, reçue dans les ambassades, principalement l'ambassade italienne, elle glane adroitement des renseignements, qu'elle note discrètement sur des papiers qu'elle cache sous sa robe avant de les transmettre au 2° Bureau.

- Qui osera fouiller au corps Joséphine Baker ?

Pilotant elle-même un avion, elle va ravitailler les réfugiés venus de Belgique. Dans les locaux de la Croix Rouge, elle distribue du pain et du réconfort. Dans le même temps, elle organise le départ de Jean Lion et de sa famille juive pour les Etats Unis où ils seront en sécurité. Son château abrite des résistants. Elle-même se rend d'abord à Marseille, puis à Alger (alors capitale de la France libre) et enfin au Maroc.

A Marrakech, de sérieux ennuis de santé, qui mettent un point final à ses rêves de maternité, l'immobilisent pendant plusieurs mois. Son action ne s'arrête pas pour autant. Elle entretient des relations étroites avec les Américains et la Résistance. Sur ses partitions, elle inscrit à l'encre sympathique de précieux renseignements. On la voit aussi, le ventre sanglé, se produire dans des spectacles pour remonter le moral des troupes. Le Général de Gaulle lui envoie une médaille, une croix de Lorraine en or, qu'elle met immédiatement en vente, au bénéfice des Forces Françaises Libres.

L'Allemagne nazie est vaincue. Joséphine revient en France, en uniforme de Lieutenant des Filles de l'Air. Elle devra attendre toutefois 1961 pour être enfin décorée de la Légion d'Honneur à titre militaire. C'est en hommage à ce passé de résistante qu'en 1975, la France lui consacra de somptueuses funérailles militaires.

L'engagement humaniste

La guerre a profondément changé son caractère, la rendant plus grave, plus profonde, soucieuse de représenter la vertu, et faisant oublier les provocations de sa jeunesse... Elle incarne dorénavant la bienséance et la morale. Finies, les frasques du show-business, elle se forge son idéal. Pour que les hommes se reconnaissent frères et vivent en harmonie !

La paix est revenue, mais le racisme et les discriminations persistent. Le combat continue. En tournée aux Etats Unis, où est organisé un « Baker Day », Joséphine multiplie les initiatives en faveur des Noirs. Elle invite les plus grands chefs d'entreprise à qui elle lance :

- Noirs et Blancs étaient bien égaux dans l'armée américaine. Pourquoi les emplois ne vont-ils qu'aux Blancs ? Ou alors, ce n'était pas la peine de faire la guerre à Hitler.

A Miami, elle exige que les Noirs soient admis dans les salles de spectacles réservés aux Blancs... Peu à peu, les contrats sont annulés. Elle est priée de quitter le sol américain. Elle se réfugie alors en Argentine, où le président Peron la reçoit dignement... jusqu'au jour où, après avoir trouvé dans un orphelinat un chaudron empli d'une soupe infecte, elle l'apporte elle-même au palais présidentiel. Elle trouve alors refuge à Cuba, avant de rentrer en France où, hélas, les difficultés commencent à abonder.

Les temps difficiles

En effet, l'entretien d'un château et de ses dépendances coûte cher. L'argent vient à manquer. Les engagements se font beaucoup plus rares. D'autant plus que Joséphine se consacre pleinement, pendant une année entière, à la LICA, pour lutter contre le racisme. Elle délaisse les concerts pour multiplier les conférences.

Lors des spectacles donnés en faveur des soldats, elle a rencontré Jo Bouillon, un célèbre chef d'orchestre, qu'elle a épousé. Souffrant de ne pas pouvoir devenir mère, et décidée à montrer un exemple éclatant au monde entier, elle a entrepris avec lui d'adopter des enfants de différents horizons, de différentes races, pour bien montrer que, pour peu qu'ils le veuillent, les hommes peuvent vivre ensemble, égaux dans l'harmonie. De lourds nuages s'amoncellent dans le ciel périgourdin. Mais son idéal de fraternité avant tout !

Elle affronte les difficultés financières, les relances des créanciers, les reproches – justifiés – de Jo Bouillon qui subit de plein fouet la situation, l'éducation de huit enfants (qui seront bientôt douze), chacun avec son percepteur, chacun étant élevé dans le respect de la religion de son pays d'origine... Car Joséphine

veille de près à sa Tribu Arc en Ciel, son oeuvre principale, son chef d'oeuvre, l'exemple qu'elle veut donner au monde entier...

Joséphine n'est pas raisonnable. Mais quoi ? La vraie sagesse ne consiste-t-elle pas parfois à mettre l'essentiel au-dessus du relatif, l'idéal au-dessus du matériel ? En Suède, où je l'ai rencontrée, Joséphine avait aussi la sagesse de l'humilité, celle qui consiste à museler son orgueil et à humblement appeler à l'aide... Elle acceptait de passer dans des établissements qui n'étaient pas du premier niveau ... Tant que j'étais à son côté, je l'ai vue demander de l'aide, notamment à un directeur de cabaret à Berlin, Jean-Claude Rouzaud, qui se fera appeler plus tard Jean-Claude Baker et ouvrira le restaurant Chez Joséphine à New York... Et aussi à de grandes vedettes internationales qui, je peux en témoigner, ne répondaient pas à ces supplications.

Une immense artiste

Dans le monde du spectacle, la médiocrité n'a pas droit de cité ! Sur le plan artistique, Joséphine était très exigeante dans le choix de ses chansons, de ses costumes. Le public devait être respecté. Sa voix, très haut perchée au temps de sa jeunesse, est devenue, avec le temps, plus grave, profonde et très expressive. Sur scène, comme tous les vrais artistes, elle ne se montre pas : elle donne !

Mon plus beau souvenir de music-hall reste celui de sa prestation à Mexico en 1971. Elle devait présenter deux spectacles successifs et différents, le soir même, dans le même établissement. A son arrivée à l'aéroport, une nuée de journalistes l'attendait. Elle n'a eu le temps de répéter qu'un spectacle. Et avec un orchestre de mariachis... Le directeur du Camino Real était très inquiet. Car les plus grandes personnalités du Mexique avaient réservé pour les deux spectacles. Pour le premier, elle avait choisi le style empanaché des Folies Bergères... Pour le second, elle est arrivée vêtue d'un simple juste au corps et elle a interprété les mêmes chansons, dans le même ordre, avec le même orchestre, mais de façon plus intimiste... Vous n'auriez jamais cru qu'il s'agissait du même tour de chant ! J'étais fascinée !

Son idéal

Quelles que soient les difficultés, les contraintes de sa profession, elle ne cesse de s'exprimer sur son idéal de fraternité universelle, y compris devant des auditoires hostiles Elle se sent investie d'une mission importante, engagée sur un chemin dont elle ne dévie pas.

Toute sa vie, Joséphine a lutté contre le racisme et les discriminations. Elle est noire. Pas tout à fait. Son père, d'origine espagnole, était blanc. Elle-même a la

peau claire, ce que sa mère n'apprécie pas toujours. Pour les Noirs, elle est trop blanche. Pour les Blancs, elle est trop noire. Elle reste marquée par cette ambiguïté, dont elle a toujours ressenti l'absurdité. Pour elle, il y a avant tout l'homme, au-delà de sa couleur de peau, de son éducation, de ses origines.

Certes, elle connaît personnellement les grands de ce monde, de la Princesse Grace de Monaco à Fidel Castro, au roi du Danemark, Ted Kennedy et tant d'autres... Mais elle parle avec les mêmes égards à son boulanger, à son épicier... Pour elle, seul l'individu compte, pas son titre ni son rang.

La Tribu Arc en Ciel

L'oeuvre de Joséphine, la réalisation de ce qu'elle appelle son « idéal ». Prouver au monde entier que le racisme n'existe que dans les cultures et non pas la nature des hommes, en élevant ensemble des enfants venus de tous les horizons.

Il y a eu d'abord Terruya dit Jeannot, un Japonais recueilli dans l'orphelinat de son amie Miki Sawada à Tokyo. Et, alors que ce n'était pas prévu, il y a eu aussi Akio, un bambin qui suivait Joséphine partout dans l'orphelinat. Elle l'a emmené avec elle, mais elle a décidé qu'il était Coréen. Il y a eu Jarri le Finlandais, Luis le Colombien, Jean-Claude et Moïse, les deux petits français (Moïse était-il vraiment juif ? Elle en a décidé ainsi). Puis arrivèrent Mara le Vénézuélien, Marianne et Brahim, algériens, adoptés en pleine guerre d'Algérie, Koffi, de la Côte d'Ivoire, Noël, abandonné un soir de Noël dans une poubelle, et enfin Stellina, adoptée en Italie, mais d'origine marocaine.

Douze enfants, auxquels on pourrait rajouter Rama, une petite Indienne, qu'elle a confiée à sa soeur Margaret. Elle les élève dans le culte de la morale. Elle leur interdit de regarder des documents la représentant en idole des années folles... Ils sont son oeuvre. Ils doivent représenter son idéal. Je peux témoigner que les douze sont toujours profondément liés les uns aux autres. A l'époque, ils faisaient même bloc contre leur mère un peu trop autoritaire à leur goût, alors que les plus grands entraient dans leur période d'adolescence où l'on se cherche à se libérer des contraintes imposées, où l'on remet en cause toutes les balivernes édictées par ses parents, où l'on est revenu de tout sans être parti pour où que ce soit... Difficile, particulièrement pour eux, d'être eux-mêmes et de répondre à l'image qui leur est imposée... Mais, devenus doublement orphelins, toujours conscients de leur chance d'avoir été choisis par cette femme d'exception, tous sont restés profondément marqués par la personnalité de leur mère adoptive et souhaitent perpétuer le message d'amour universel qu'elle a voulu insuffler au monde.

Avec bravoure, elle assume toutes les difficultés qui auraient amené une nature moins forte à renoncer. Jamais elle n'a cessé d'élever la voix contre le racisme et les discriminations, même si cela lui a valu de lourds déboires financiers et de cruelles pertes de contrats. Elle a veillé à l'éducation de ses enfants, d'abord avec Jo Bouillon, puis seule, alors que les fins de mois étaient parfois bien étriquées...

Une grande ambition

Lorsque j'étais à son côté, je l'ai vue se battre pour réaliser sa plus grande ambition : créer un Collège de la Fraternité Universelle, où les enfants du monde entier seraient venus apprendre la tolérance et le respect de l'autre, combattre le racisme, lutter contre les exclusions.... Aux Milandes, qu'elle espérait toujours retrouver, puis à Monaco, alors que deux Espagnols lui ont fait la proposition d'acquérir un immeuble entier à son honneur. Puis à Sibenik, une île que le Maréchal Tito lui offrait en Yougoslavie... Après sa disparition, son amie Maguy Chauvin a essayé d'alimenter la flamme de la Fraternité Universelle au sein de la Fondation Joséphine Baker...

Certes, Joséphine n'était pas toujours facile... Parfois même, elle se montrait délicieusement insupportable. Mais je l'affirme haut et fort : Outre une artiste inoubliable, Joséphine Baker a été une très grande dame, dont l'éclat perdurera encore longtemps.